

C'EST POURTANT PAS  
LA GUERRE



*Fiction & Cie*



Maryline Desbiolles

C'EST POURTANT PAS  
LA GUERRE

10 voix + 1

*recueil*

*Seuil*

*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

COLLECTION  
« *Fiction & Cie* »  
fondée par Denis Roche  
dirigée par Bernard Comment

ISBN : 978-2-02-090769-9

© Éditions du Seuil, janvier 2007

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Je remercie très chaleureusement l'association *Vie et partages* de l'Ariane, Bernard Neuville qui la porte à bout de bras, et m'a ouvert toutes les portes, ainsi que l'équipe dont il est entouré, et tout particulièrement : Noura Djelassi, Karima Ayari, Jeannette Misouri, Doursafe Djelassi, Lali Bakradze. Sans compter les dix personnes qui m'ont confié leurs voix.



## *Première voix*

C'est pourtant pas la guerre. Elle prononcera plusieurs fois cette phrase, sur le même ton, elle qui a connu la guerre, celle de 40 : elle était une petite fille en 1940, difficile de croire qu'elle ait jamais été une fille : elle a une voix de vieux soudard, et encore moins une petite fille, son visage est à présent couvert de rides, une peau épaisse de tortue, plissée à mort, vous savez mon âge ? me demande-t-elle en me regardant, et droit dans les yeux est une formule assez bâclée pour dire qu'elle enfonce son regard dans le mien, ses yeux bleus, durs, presque féroces qui voudraient peut-être me faire peur, j'essaie de minimiser pour lui être agréable, de ne pas dire ce qui me vient à l'esprit, 200 ans ? 160 ? j'avais 11 ans en 1940, faites le compte. C'est pourtant pas la guerre, dira-t-elle à chaque fois qu'on entendra claquer des pétards ou brailler un peu fort, la fenêtre de la cuisine où elle me reçoit est ouverte sur l'été du quartier (il faut dire

pour être tout à fait exacte que retentissent soudain plusieurs coups de feu : carabine ? pistolet ? carabine, diagnostique-t-elle, elle s'y connaît en armes à feu). C'est pourtant pas la guerre, pourrait être le titre d'un roman qui se passerait dans les quartiers. Elle répète la phrase à intervalles réguliers, si sèchement que je ne peux pas imaginer qu'elle est gâteuse. Le gâtisme serait du côté du gnanngnan, ou alors réussit-elle à me faire peur ? Elle peut compter sur d'autres phrases en forme de slogans publicitaires qu'elle balance de temps à autre au-devant d'elle et sur lesquelles elle s'arc-boute pour ne pas s'effondrer. La peur, je devais pas la connaître, je connaissais que mon père. Elle m'apparaît alors tout entière, les yeux en feu, montée sur les ergots de sa phrase caparaçonnée. Elle joue les dures, elle se fait le garçon que son père, bien entendu, aurait aimé avoir, elle singe son père, le soldat, sept ans de Syrie, lieutenant ou capitaine, je n'ai pas noté, elle me détesterait de traiter le grade de son soldat de père avec tant de désinvolture. Je ne crois pas tout ce qu'elle dit quand elle parle de son père. Il ressemblait à Gabin, chef d'un réseau de la résistance, déguisé en religieuse, tue deux soldats allemands trop curieux qui avaient pénétré dans leur maison de Lyon, où mon père passait l'herbe ne repoussait pas, le chef de la résistance assisté de sa

grande bringue de fille promue dès 11 ans agent de liaison, dès 11 ans conduisant la fameuse Traction, la panoplie complète. Je note ce qu'elle raconte dans mon carnet à couverture noire, mais je ne crois pas à sa guerre, à son absence de peur, à l'héroïsme corseté sur son corps de petite fille trop grande pour son âge, et qui cadre mal avec la saleté de l'appartement, ce que j'ai pu en apercevoir, avec le foutoir de la cuisine, j'ai peut-être tort. Vous gagnez des sous avec ça ? ses yeux bleus, durs, presque féroces. Mais elle aime bien que je l'interroge, elle aime bien que je prenne des notes dans mon carnet posé sur les genoux parce que j'ai peur de le salir sur sa table, et que nous soyons assises toutes les deux, elle l'interrogée et moi la scribe, de part et d'autre de l'étroite table de formica bleu, pour le peu que j'en vois, la table est encombrée de papiers, cendrier, casserole, récipients de toutes sortes, de sa tasse à café à elle, en métal, moi non merci je ne prends rien, encombrée comme la cuisine tout entière de boîtes et de sachets, je ne regarde pas trop. C'est pas des ordures, faut pas croire, mais je veux avoir tout sous la main, c'est plus pratique. J'aurais dû apporter quelque chose, un gâteau, en échange des mots que je lui soutire et auxquels je n'arrive même pas à croire. C'est pourtant pas la guerre. Et c'est moi qui radote, elle ne l'a pas

dit autant de fois, mais la phrase n'arrête pas de me battre dans les tempes, à chaque fois plus véhémence, plus hystérique, le p p de pourtant pas, pe pe, martelant de plus en plus fort, une cadence martiale qui se serait emballée et que j'entendrais de trop comme le cœur, la nuit, dont on préférerait ignorer le travail lancinant. Elle passe vite d'ailleurs sur le temps de la résistance, elle voit bien que je ne mords pas. Elle a étudié malgré la guerre. J'avais un père. Sous-entendant que personne dans le quartier n'a de père comme le sien ni peut-être de père, tout court. Brevet, bac, les deux bacs. Elle travaille à la Sécurité sociale, un poste important cela va de soi. À la Sécurité elle ne s'appelle plus Andrée, il y a déjà un André qui porte le même nom qu'elle, un nom si français, si courant, elle devient Brigitte, vous avez une tête à vous appeler Brigitte, lui avait-on dit, il y a 160, 200 ans, mais il y a beau temps qu'Andrée a fait rendre gorge à Brigitte, allant même jusqu'à prendre la voix du faux ami André, la voix d'aujourd'hui, la cigarette n'est sans doute pas pour rien dans sa raucité. Elle habite Lyon dont la voix d'aujourd'hui garde toujours l'accent, elle est mariée, elle a deux filles. Elle vit à Lyon, dans la belle maison de son père, à côté des Hospices civils, vous connaissez? Et puis sans crier gare, tout a tourné de l'œil, elle est

nommée à Nice, elle loue un appartement sur la promenade des Anglais, ou peut-être pas très loin, mais elle dit : la promenade des Anglais, on ne va pas chipoter, on n'est pas à deux ou trois rues près, et le mari ? il n'y a plus de mari, elle l'a viré : il buvait sa paye, le monde entier bascule en un instant et se diffracte dans l'œil devenu fou, on avait le père, le soldat, le justicier, la ville opulente, les bords du Rhône et de la Saône, et d'une phrase à l'autre on se retrouve cul par-dessus tête, on descend vers le sud, vers la mer, elle pose dans les chars des batailles de fleurs du carnaval de Nice, assise dans les chars délicieux d'avant toute guerre, assise dans le berceau fleuri du char, il y a des milliers d'années, avant toute histoire, assise dans un char ou montée sur un cheval, arborant un costume moulant qu'elle a confectionné elle-même, plumes et paillettes, elle est belle, elle est blonde, elle est gironde, et là je n'ai rien à redire car elle me montre les photos qui l'attestent. Des photos en noir et blanc qui auraient pu orner des calendriers ou vanter les mérites d'une villégiature niçoise éternellement en fleurs. Comment est-il possible ? dans la cuisine délabrée, dans l'encombrement de la cuisine, la fumée des cigarettes et l'odeur de la solitude, comment est-il possible que le temps se soit à ce point emporté ? d'autant plus peut-être qu'il avait été

évacué des chars du carnaval, a-t-il tout saccagé pour se venger, à commencer par sa figure ? j'aperçois sous la table ses gros pieds nus à peine tenus par des mules qui n'ont certes pas été pensées pour eux, les bosses et la corne de ses pieds gonflés avec, pour couronner le tout, si on peut dire, le vernis sur les ongles, aux trois quarts écaillé sans doute, mais rose fillette, on m'a fait les pieds, une bonne âme du quartier, elle est implacable avec elle comme avec moi dont elle a saisi le regard subreptice, rien ne lui échappe. C'est pourtant pas la guerre. p t p l g. pe te pe le gue, piétinant rudement les rues du quartier, pe te pe le gue asséné par les sabots du cheval sur lequel elle se tient, emplumée et pailletée.

Non merci, je ne prends rien. Je le dis poliment mais je suis montée moi aussi sur mes ergots comme je n'arrive pas à surmonter le dégoût que j'ai de boire quelque chose dans un verre pas très net, toutes deux empêtrées dans nos plumes de volatiles, bien qu'elle ait spectaculairement l'avantage avec, sur la photo, ses magnifiques plumes au cul. J'ai du mal à retrouver la chaleur de ce mois d'août, la chaleur où les odeurs mijotent, pas du tout des odeurs de cuisine d'ailleurs, on lui apporte des plats tout faits dans des boîtes en plastique, quelque service social, j'ai oublié,

ça cadre mal avec le poste important à la Sécu, elle donne tout à ses enfants et petits-enfants, jusqu'aux rideaux dont les fenêtres sont heureusement soulagées, on imagine combien ils seraient empesés de poussière, jusqu'à la voiture, la voiture qu'elle regrette bien un peu d'avoir donnée, elle a tellement aimé conduire, depuis toujours, rappelez-vous, la TrACTION, dès 11 ans, fidèle depuis ce temps à Citroën, elle a des principes, des connaissances en mécanique, mécanique dont elle connaît si bien la chanson qu'elle l'applique à ses phrases, l'Idée surtout c'était de la voiture, une Idée conduite par une déesse, le récit bien riveté aux phrases mécaniques afin qu'il ne risque pas de tomber dans la déconfiture et le chagrin. Ça cadre mal avec les nuits qu'elle me dit avoir passées dans la station-service de la promenade des Anglais, son 6,35 dans la poche, le pistolet qui lui vient de la guerre, qui lui a sauvé la vie, talisman paternel que son petit-fils lui a pris, pour son bien, il y a peu, le même petit-fils qu'elle emmenait avec elle dans la station-service et qui dormait dans le bureau, Andrée tantôt en fonctionnaire, tantôt en femme fatale juchée sur le char du carnaval, tantôt en veilleur de nuit, en bien trop jeune grand-mère, sa fille ayant accouché au sortir de l'enfance, d'un fils sans père qu'Andrée a élevé. Il n'y aura eu décidément qu'un

père, le sien, l'irremplaçable, le justicier, celui qui dans ce quartier aurait tout redressé, remis à niveau, flingué les méchants, dézingué la lie de l'humanité, rétabli la belle langue, fichu de grands coups de pied au cul de ce gros tas qui travaille pas, ça cadre mal et ça travaille pas, il n'y aura eu qu'un père, celui qu'elle devenait jusqu'à ce qu'on lui enlève le 6,35, celui qu'elle devenait, rentrant peu à peu dans l'écorce du soldat, parlant des femmes du quartier, des jeunes filles, des jeunes filles! ricanerait-elle, parlant des femmes du quartier comme de putes, usant des mots les plus crus, Andrée dont la fille n'a pourtant pas trouvé son bébé dans une pochette-surprise, il n'y aura eu qu'un père et il est mort, elle l'invoque, elle lève les yeux au ciel, ou plutôt au plafond délabré qui lui tient lieu de ciel qu'elle ne voit plus comme elle ne sort plus guère, mauvaise chute, et peut-être a-t-elle peur depuis qu'elle n'a plus son 6,35, son petit-fils le lui a pris après qu'il l'a vue tirer depuis la fenêtre (elle me désigne la fenêtre de la cuisine qui, en effet, donne dans la rue), et, par chance, dans les fesses d'un qui rôdait autour de sa voiture (elle qui emploie volontiers le mot cul, elle dit fesses, contre toute attente, avec une sorte d'ironie gourmande), confiscation de la voiture et du pistolet, au moins mémée il n'y a plus de risque qu'on te vole ta voiture

ni que tu flingues celui qui te la vole, bien vu, bien joué, peut-être a-t-elle peur, privée qu'elle est du talisman paternel? privée de pistolet par le bâtard, c'est moi qui le dis car elle ne fait aucun reproche à ses enfants et petits-enfants, elle regrette juste un peu pour la voiture, peut-être a-t-elle peur comme elle est devenue d'un coup une orpheline, une vieille femme orpheline? La peur, je devais pas la connaître, je connaissais que mon père, jusqu'à l'année dernière elle se tenait au pied de l'immeuble, gardienne auto-proclamée, interdisant l'entrée à quelque étranger que ce soit à l'immeuble, flic, cerbère, terrible, moquée sans doute, mais on s'en méfie, on ne sait pas de quoi elle est capable, les yeux en feu, le 6,35 dans le sac, veillant au grain, muée en guetteur, elle qui dansait le french cancan au Broadway de Lyon, et pire encore, rêvait de Folies-Bergère, ce qui faisait dire à son père qu'elle finirait à Tanger, mangée par les piranhas, elle se tint à l'étroit dans le char fleuri du carnaval qui lui interdisait des jeux de jambes trop enlevés, sentinelle de charme, veilleur de nuit, gardienne d'immeuble, gardienne des vraies valeurs, de la vraie langue, gardienne de son père qu'il lui faut contrefaire, travestie, travelo, elle me giflerait, et à mon tour je lui tiendrais tête d'autant qu'elle n'a plus son 6,35, qu'elle est une bâtarde comme les autres.

C'est pourtant pas la guerre, je croyais m'être sortie de la rengaine, mais voilà qu'elle me revient, postillonnant ces p t p l g, pe te pe le gue, braillant contre ma joue et me brouillant la vue, excusez je ne comprends pas bien, ça bourdonne dans mes oreilles, ça cadre mal, ça travaille pas et ça bourdonne, à quel moment déjà avez-vous échoué dans les quartiers, à la périphérie de Nice, à l'Ariane, bien loin du bord de mer, de la promenade des Anglais et des berceaux fleuris du carnaval? Le propriétaire est mort et ses enfants ont récupéré l'appartement, voilà l'histoire, dans les années 70, Médecin lui a conseillé de s'installer à l'Ariane, le poste important à la Sécu, la star du carnaval, elle ne se mouche pas du coude, elle s'adresse directement au maire de Nice, à tu et à toi avec le maire, mais attention, à l'époque l'Ariane c'était autre chose, c'était pas les mêmes locataires, il y avait bien déjà quelques zèbres mais pas toute cette racaille, pauvre France, mon père il les aurait mis au pli, mais j'entends trop la mécanique, le zon zon de la phrase, je vois bien qu'elle manque de munitions, je connais tout le monde à l'Ariane et tout le monde me connaît, je suis la star de l'Ariane, star du carnaval star de l'Ariane c'est du pareil au même, les fleurs on s'en fout, je n'y crois plus du tout dans l'appartement

dévasté, pillé par sa progéniture, dans l'appartement sens dessus dessous où brille drôlement le rose bonbon des ongles de ses pieds enflés sous la table de formica bleu à laquelle elle se tient, seule, avec la peur de mourir.

Les paroles sont consignées dans le carnet noir. Il est presque rempli et fermé avec son gros élastique également noir. Je n'ai même pas eu à l'ouvrir pour retrouver les paroles d'Andrée, elle parlait bien plus fort que les autres, et, comme je m'éloigne d'elle, elle crie, elle vocifère, elle braille, je n'entends plus rien d'autre. Le carnet noir est un immeuble, toutes les paroles sont empilées, des appartements de paroles les uns sur les autres. Le carnet noir est un immeuble mal insonorisé, les paroles se chevauchent, se contaminent, se recouvrent. À part madame Andrée qui Dieu sait pourquoi me gueule bien distinctement dans les oreilles. Peut-être parce que je l'ai entendue chez elle, dans les étages ? elle a l'avantage de la hauteur. Les autres, je les ai entendus dans le deux-pièces du rez-de-chaussée, les voix sont plus étouffées. Rez-de-chaussée de l'immeuble du quartier Saint-Pierre, quartier dans le quartier, promis à la destruction,

l'année prochaine dit-on. Des bâtiments sont déjà murés, ils continuent d'être habités, squats, sans-papiers, il y a toujours pire que soi. L'Ariane, quartier Saint-Pierre, premier immeuble à gauche, au coin de la rue, chemin du Château-Saint-Pierre, des pneus tombent par une fenêtre du cinquième sur chemin et château qui ne s'en relèvent pas, ça ne sent pas très bon, pas mauvais non plus, des odeurs de poubelle et de cuisine, dans le couloir à droite je vérifie que le graffiti est toujours là, pas effacé, on a écrit "l'Ariane" sur le mur, et je vois bien qu'en effet le mot résiste, un nom de quartier, banlieue, périphérie, un nom de cité en forme d'énigme, un prénom féminin chargé de rêveries, d'images, l'Ariane on ne sait pas si c'est une amoureuse ou une mégère dont le l apostrophe soulignerait la vulgarité, l'Ariane on ne sait pas. Le graffiti à droite, je tourne à gauche, au bout du couloir le deux-pièces où œuvre l'écrivain public, où l'on dépose ses doléances sur des épaules compatissantes, où se tient une épicerie solidaire et où je viens moi aussi chercher, une fois par semaine, quelquefois deux, mon colis d'histoires et de mots confiés.



DU MÊME AUTEUR

Une femme de rien

*roman*

*Mazarine, 1987*

Les Bateaux-feux

*récits*

*Alinéa, 1988*

Les Chambres

*nouvelles*

*Blandin, 1992*

La Seiche

*roman*

*Seuil, coll. « Fiction & Cie », 1998*

*et « Points », n° P679*

Anchise

*roman*

*Prix Femina*

*Seuil, coll. « Fiction & Cie », 1999*

*et « Points », n° P787*

Le Petit col des loups

*roman*

*Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2001*

*et « Points », n° P939*

Amanscale

*roman*

*Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2002*

*et « Points », n° P1094*

Vous

*Melville, 2004*

Manger avec Piero

*Mercure de France*

*coll. « Le Petit Mercure », 2004*

Primo

*roman*

*Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2005*

Les Corbeaux

*pièce*

*Seuil, coll. « Fiction & Cie », 2007*